

TRIBUNE LIBRE

étranger en abidjan

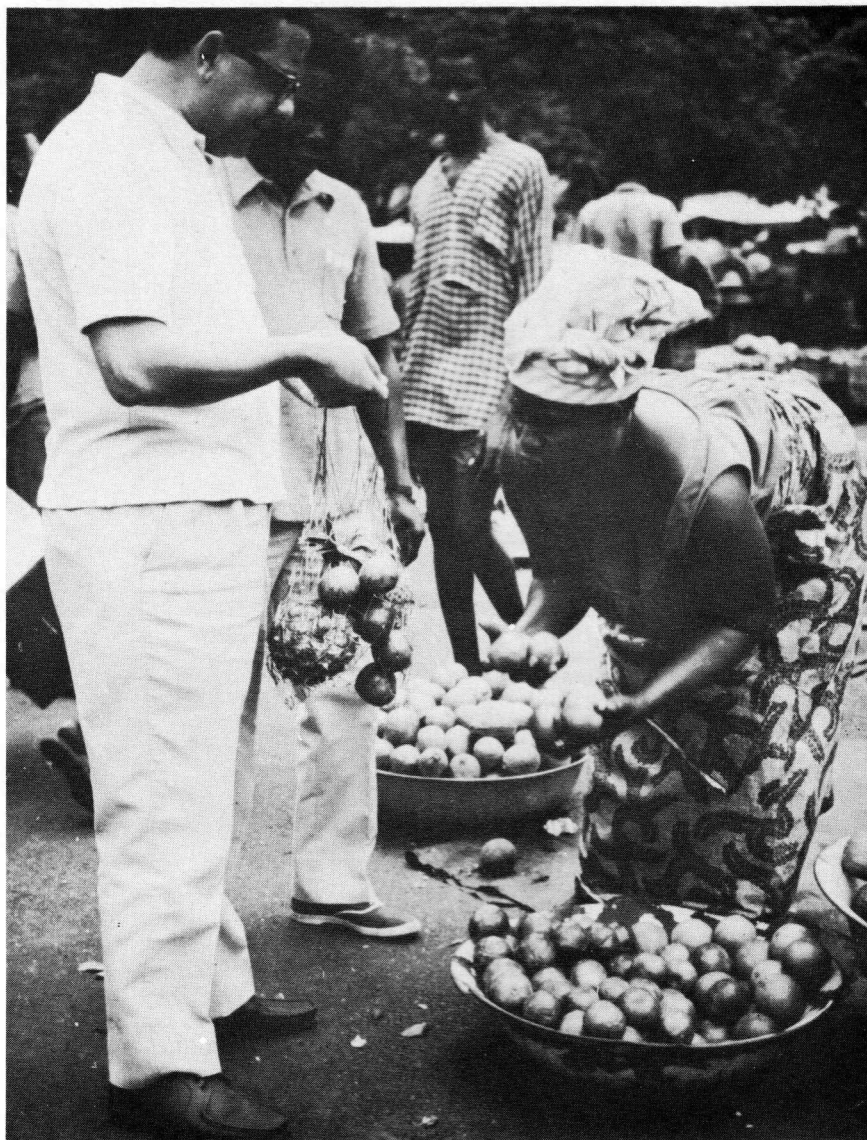
**Accepter d'être étranger
pour que les relations
soient plus authentiques,
une situation particulière :
professeur français en Abidjan**

En Abidjan, lorsqu'on parle communément des « étrangers » on pense d'abord aux Africains non ivoiriens, à tous les travailleurs, ou chômeurs, immigrés, à cette foule d'hommes jeunes venus des pays voisins : Haute-Volta, Mali, Niger... tenter leur chance dans la capitale ivoirienne. On les désigne populairement sous le terme générique de « Mossi » (du nom de l'ethnie d'une proportion importante des Voltaïques). N'ayant généralement pas de qualification professionnelle, ils ont du mal à s'adapter à la ville et sont contraints d'accepter des emplois subalternes; la plupart des Européens, eux, sont venus en Côte-

d'Ivoire avec une compétence précise et n'ont guère de difficulté à s'intégrer à la vie active du pays. On se trouve alors dans cette situation paradoxale : un certain nombre de travailleurs immigrés africains se sentent plus étrangers en Abidjan que bien des Européens qui y vivent.

Il est possible en effet pour un « expatrié » français par exemple, de ne pas s'y sentir tellement dépaysé. Les journaux de la métropole lui arrivent avec quelques heures de retard seulement; les produits qu'offrent les magasins lui permettent de se vêtir, de se nourrir, de se divertir à « l'euro-péenne ». La présence des

quelques 30 000 Européens qui résident habituellement en Abidjan permet de se constituer un réseau de relations qui peut facilement faire oublier à certains leur situation d'étrangers. L'urbanisme en pointe des quartiers résidentiels et administratifs, le caractère cosmopolite de la ville feront dire presque invariablement à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau venu : « Vous savez, Abidjan, ce n'est pas l'Afrique », sous-entendu : « si vous alliez visiter des villages à l'intérieur du pays, vous verriez des cases traditionnelles, des pileuses de mil ou d'igname, avec un peu de chance des danses rythmées au tam-tam »... bref, tout le cadre



Même le français ivoirien que l'on parle au marché n'empêche pas vraiment la communication...



... participer par des pleurs rituels, des chants, des cadeaux...

un peu exotique que l'on ne trouve pas dans la capitale. De plus, en Abidjan, pour un francophone, le problème linguistique ne se pose guère. Même le « français ivoirien » que l'on parle au marché n'empêche pas vraiment la communication ; il la rend même fort savoureuse ! Dans un village dont on ne connaît pas la langue, on ne se sent plus en position de force, mais dépendant d'un interprète occasionnel et sentant bien alors que l'essentiel de la vie des habitants échappe.

Il faut des circonstances qui fassent un peu brèche pour qu'un Européen réalise qu'en Abidjan aussi, l'essentiel de la vie des habitants lui échappe ; quelques-unes d'ailleurs suffisent. Lors d'une « veillée » funéraire dans la cour d'une concession modeste, comme dans le jardin d'une villa confortable, parents et amis — toute classe sociale disparaissant au

profit de liens ethniques très forts — viennent défilier toute la nuit auprès du corps exposé et participer au deuil de la famille par des pleurs rituels, des chants, des cadeaux divers ou une longue présence silencieuse qui nous déconcertent les uns autant que les autres. Nous pressentons alors la force des liens qui unissent tout Africain avec le monde des morts, avec son groupe ethnique, avec la « grande famille », toute une conception de la vie qui nous est étrangère. On le sait bien en théorie, mais il faut participer à ce genre de rassemblement pour ressentir, dans notre affectivité profonde, que nous sommes autres.

Certains de ces rassemblements peuvent être festifs : à Treichville, le samedi soir, on peut dans certaines cours se sentir à des centaines de kilomètres de la capitale. Telle association de jeunes Peul se

retrouve toutes les semaines dans des concessions différentes pour animer la fête : une naissance, un mariage, un succès quelconque... sont l'occasion d'une sortie de musiciens et de costumes traditionnels somptueux. Le rythme de la musique et les pas très lents de la danse dépaysent moins l'invité européen que le type des relations qui s'établissent entre les participants à la fête. Tel griot chante indéfiniment les louanges d'une personnalité, tel autre vient le couvrir de sa voix pour recevoir lui aussi sa récompense ; tout au long de la soirée, l'argent circule à flots : dons aux danseurs, dons à la famille... qui sont proclamés ouvertement et dont la comptabilité est soigneusement tenue ; l'argent se charge d'une valeur symbolique de participation dont nous n'avons guère idée. Derrière sa façade moderne, Abidjan est grouillante d'une vie qui nous

est étrangère. Quelques expériences suffisent pour au moins le savoir et ne pas oublier que nous ne sommes pas chez nous.

La situation de l'enseignant français dans ce contexte post-colonial est délicate. On pourrait la caricaturer en disant qu'à l'école, il est chez lui, tandis que le jeune Ivoirien, lui, y est presque à l'étranger. Bien des élèves d'ailleurs n'arrivent pas s'intégrer au système scolaire, en particulier à cause d'obstacles d'ordre linguistique. Rappelons que la plupart des pays d'Afrique francophone ont opté pour une scolarisation intégralement en langue française. Une efficace rénovation pédagogique doit tenir compte de cette constatation élémentaire : le français reste pour la plupart des élèves ivoiriens une langue étrangère qu'il faut enseigner comme telle. Une minorité d'entre eux fait la route jusqu'au bout et connaît les secrets des « papiers de Blancs », comme dit avec complaisance l'argot lycéen. L'école risque bien d'être le grand creuset de l'acculturation. Comment rester d'authentiques étrangers quand notre travail quotidien consiste à former nos élèves selon nos modèles européens, les structures actuelles des examens les poussant à souhaiter eux-mêmes cette formation ? Ne voit-on pas de jeunes Ivoiriens redouter l'introduction de la littérature africaine dans les programmes de peur que les examens soient alors dépréciés !

On peut cependant apaiser cette crainte et faire accepter bien volontiers, à condition que l'on soit soi-même convaincu de son intérêt, une africanisation des programmes dans les matières où elle est possible : français, histoire, géographie ; sciences naturelles... car les élèves se sentent alors davantage concernés par le contenu de l'enseignement qu'ils reçoivent. Mais est-ce en fait le contenu de l'enseignement qui marque le plus profondément la personnalité ?

Au-delà du contenu nouveau de notre enseignement, c'est au fond culturel qui a formé la personnalité de nos élèves qu'il faut que nous nous adaptions. Tous, nous distinguons des zones qui relèvent du rationnel, que l'on peut passer au

crible d'un jugement critique et des zones qui résistent à une démarche trop logique qui voudrait tout prouver, tout démontrer. Selon nos cultures, nous ne situons pas cette frontière de la même manière, et nous ne lui donnons pas autant de consistance. Les moments où dans une classe, ici, nous nous sentons le plus étrangers, sont ceux où brusquement des réactions qui nous paraissent tout à fait irrationnelles surgissent et entraînent l'adhésion du groupe d'une manière qui nous déconcerte. Prenons un exemple. Il y a un mois environ, le bruit a couru à Abidjan que tout individu donnant une poignée de main à certains Haoussa (ressortissants du Niger) risquait de changer de sexe brutalement ; on racontait que la police avait d'ailleurs fait des constatations... Des élèves de Terminales, fort impressionnés par le phénomène se sont montrés tout d'abord réfractaires à une analyse critique des faits qui semblait pourtant s'imposer.

A côté de celles dont le sens profond nous échappe en partie, il y a des situations que nous pouvons fort bien analyser, mais que nous ne comprendrons jamais que de l'extérieur parce que nous ne les vivons pas : le drame des laissés pour compte de l'école par exemple. Dans une école d'un faubourg d'Abidjan à la dernière rentrée scolaire, faute de places, le Directeur a dû tirer au sort dans une foule d'enfants de 7-8 ans les 40 qui pourraient occuper les dernières places libres. Une bonne partie des enfants est ressortie de l'école, tenant à la main, le carton « non » qu'ils ont tendu à leurs parents sans bien comprendre. Dans ce quartier où le gouvernement maîtrise difficilement l'habitat sauvage, sur 15 000 enfants environ en âge d'être scolarisés, il n'y en a guère que 3 000 qui peuvent aller à l'école. Phénomène de l'exode rural, mythe de l'école qui fait de ceux qui n'y ont pas accès des marginaux... l'Afrique, en pleine mutation, vit intensément des problèmes que nous observons mais qui ne sont pas nôtres, alors que pour chaque Ivoirien, ils ont des incidences directes sur des parents très proches.

Je veux dire simplement ceci : notre

situation d'étranger ici est fort ambiguë. D'une part, nous pouvons fort bien être des étrangers de fait, et ne pas nous sentir étrangers pour autant, vivre pratiquement au diapason de la ville moderne, en marge de la vie et des problèmes de la majorité de la population. Tout nous y pousse, en particulier le fait que le style de vie européen reste un des modèles de la vie moderne, et que la bourgeoisie ivoirienne entre de plus en plus dans le circuit des sociétés de consommation. D'autre part, il est possible de faire en même temps l'expérience inverse, de se sentir de plus en plus étranger en Afrique ; d'abord, parce que nous ne découvrons que peu à peu une société qui est tout autre que notre société d'origine : dans ses structures, familiales par exemple, mais aussi dans la mutation profonde qu'elle opère et qui la fait se transformer d'année en année d'une manière spectaculaire ; de plus, nous sommes appelés à nous effacer progressivement devant les Ivoiriens qui souhaitent légitimement avoir complètement leur pays en main ; déjà, dans bien des domaines notre présence n'est que tolérée. En ce sens, il est infiniment désirable que nous soyons de plus en plus perçus comme des étrangers dont la présence massive est anormale pour que, libérées de leur ambiguïté, nos relations avec les Ivoiriens deviennent plus vraies.

Ce tabou portant sur les relations avec des Haoussa manifestait sans doute un rejet de ces immigrés qui, de plus en plus nombreux, fuient la sécheresse et viennent mendier en Abidjan. Cette première réaction fut ensuite dépassée par les élèves, mais elle révèle dans sa spontanéité que, bien au-delà de la matérialité de faits, en eux-mêmes invraisemblables, l'idée de la force d'un pouvoir maléfique et l'inhibition créée par un tabou peuvent éveiller des réactions émotionnelles très vives car elles rejoignent des fibres profondes de la personnalité. Sous-jacente à une culture de type scientifique, la culture traditionnelle liée à une civilisation agraire attache encore une grande signification à des phénomènes dont les causes et les effets ne sont pas homogènes, par exemple à

toutes les paroles bénéfiques ou maléfiques, à l'efficacité d'un sort qu'on se jette, au risque que peut comporter la violation d'un interdit...; autant de croyances parfaitement cohérentes à l'intérieur d'une autre interprétation du monde que celle qui ne se fie qu'à ce qui a été expérimenté et vérifié.

Une élève de seconde me faisait récemment, avec humour, la réflexion suivante : « Au fond, si on respectait vraiment les Africains, après l'étude de l'esprit critique, on ferait l'étude de l'esprit crédule ! » Nous venions d'étudier un dossier de textes de littérature française intitulé : « L'esprit critique au XVIII^e siècle. » Elle était sans doute une des élèves qui avait le mieux compris ces textes mais elle restait finalement profondément choquée par la démarche d'esprits systématiquement rationalistes. Il ne s'agit pas, bien sûr, de prôner la crédulité ? Un solide esprit critique est nécessaire pour s'adapter au monde moderne et s'y rendre efficace. Une des tâches les plus utiles que nous ayons à remplir ici est d'y former nos élèves. Le contact avec des enseignants européens aidera un jeune Africain à se forger des outils de réflexion dont il se servira dans le domaine où il jugera bon de le faire. Nous voilà bien situés à notre place d'étrangers, simples auxiliaires de la formation de personnalités qui se développeront de toute manière selon leur propre dynamisme. Mais il reste vrai que « Si nous n'avons pas le même passé, nous avons le même avenir », comme dit Cheikh Hamidou Kane, et que nous avons tous besoin aujourd'hui d'utiliser les outils de réflexion de la culture scientifique, sans en faire des absolus pour autant.

Cet effort que nos élèves font pour s'ouvrir à une autre culture que leur culture d'origine aboutira à un équilibre de la personnalité, si nous-mêmes nous faisons éclater notre ethnocentrisme naturel pour nous initier aux structures des sociétés africaines traditionnelles, à leur logique interne, aux richesses de leur patrimoine culturel. La relation quotidienne maître-élève que nous vivons comme enseignants français en Afrique a ceci d'original qu'elle se double d'une relation d'étrangers.

Elle peut devenir une expérience très passionnante si elle devient une relation de partage. Tout récemment encore j'ai apprécié la richesse des échanges qui peuvent s'établir. Avec des élèves de Seconde nous étudions un dossier de littérature africaine, comportant des textes issus de la tradition orale et de la littérature écrite contemporaine sur le thème de « la famille ». Divers exposés d'élèves sont venus compléter, par des informations recueillies personnellement, les documents littéraires étudiés ; ils évoquaient par exemple des rites de l'initiation des jeunes filles chez les Baoulé, les coutumes relatives au mariage chez les Gourou, les Bété, les Attié..., informations nouvelles pour le professeur et pour une partie de la classe, sur lesquelles nous avons réfléchi ensemble, que nous avons classées, comparées, appréciées. Le professeur est alors à l'écoute de ses élèves, et l'oreille neuve de l'étranger valorise ce que l'élève a à dire de sa propre culture.

Ce sont les cours où il s'agit de réfléchir sur des données proprement africaines qui permettent le mieux ces expériences de partage. Nous rejoignons ici l'intérêt d'une réelle africanisation des programmes, dans la mesure où elle ne se limite pas à un simple changement de contenu, mais où elle favorise des relations nouvelles. Nous venons de donner un exemple où les élèves ont été amenés à réfléchir sur des données appartenant à l'Afrique traditionnelle ; on peut également beaucoup apprendre de ses élèves lorsqu'on aborde des problèmes qui touchent aux transformations que connaît l'Afrique moderne. Avec des Terminales, nous avons fait une journée de travail interdisciplinaire sur le thème de « la Ville », plus particulièrement de la ville d'Abidjan. Autour d'une table ronde, professeurs et élèves n'étaient plus qu'un groupe d'adultes et de jeunes sur le même pied d'égalité. Divers exposés ont été présentés par les jeunes et suivis de débats animés : problème de l'adaptation des jeunes ruraux scolarisés en ville, problèmes linguistiques posés par le brassage de population qui se fait dans une grande ville africaine, problème de la permanence des coutumes traditionnelles inégalement

tenace selon les couches sociales de la population citadine, problème de la destructuration de la famille traditionnelle liée au type d'habitat urbain, etc. Le sujet nous était à tous familier puisque nous vivons tous à Abidjan, pourtant nous avions beaucoup à apprendre les uns des autres.

Finalement, il reste vrai que, comme Français, notre situation d'étranger ici, héritière d'un passé colonial récent, est ambiguë, que ce soit dans une ville comme Abidjan, que ce soit dans le contexte scolaire ; mais il est vrai aussi que plus nous acceptons profondément d'être des étrangers conscients de la relativité de leur propre culture et respectueux de celle du pays dans lequel ils se trouvent, plus nous serons libres pour des relations authentiques. Comme cette attitude ne va pas de soi, notre vie ici nous appelle à un état d'éveil de l'intelligence et du cœur qu'il faut renouveler tous les jours (1).

C. CONTURIE

(1) Extrait de la revue « Axes », numéro de juin-juillet 1974, L'Etranger, 3, rue de L'Abbaye, 75006 Paris.